

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## Revue Politique et Littéraire

**LE RÉVEIL****POLITIQUE—LITTÉRATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS**

VOL. 5

MONTREAL, 26 SEPTEMBRE 1896

No. 104

**SOMMAIRE**

A PROPOS DE

A propos de réformes d'Education *Pierre Lerouge* — Pauvre Province, *Magister* — L'autocratie cléricale, *Citoyen* — Le gâchis, *Canadien* — Rassurons-nous, *Chercheur* — Marchands du temple, *Jean de Bonnefon* — Actualité Littéraire, *Jules Delafosse* — Ça et Là, *Rieur* — Fables-Express — Le Faulxheur du Roy, *Ernest D'Herilly* — La mort de la mère des compagnons charpentiers — Feuilleton : Rome (*suite*), *Emile Zola*.

**Réformes d'Education**

Nous constatons avec plaisir que la question de réforme dans l'éducation continue à agiter les esprits, et nous sommes heureux de voir que nos vues, si décriées qu'elles soient, font leur chemin.

La *Vérité* nous donne, elle aussi, un programme que nous allons reproduire ici pour montrer combien il est facile de s'entendre, tout en professant des vues diamétralement opposées.

La *Vérité* demande que le fonctionnement de notre système éducationnel soit modifié ;

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

1. En accordant, tous les ans, une somme raisonnable qui serait distribuée en primes, par l'entremise du Conseil de l'Instruction Publique, aux instituteurs et aux institutrices qui réussissent le mieux dans l'enseignement ; cet octroi fournirait aussi l'occasion de *classer* les titulaires des écoles d'après le nombre d'années consacrées à leur profession.

2. En augmentant l'allocation que la Législa.

ture accorde au fonds de pension des instituteurs.

3. En élevant la subvention des écoles publiques, qui est restée la même depuis vingt ans, bien que le nombre des écoles soit maintenant bien plus considérable qu'en 1874.

4. En n'accordant un encouragement qu'aux municipalités qui paient convenablement leurs instituteurs, et qui bâtissent, en lieu propice, des édifices conformes à leur destination.

5. En fournissant au Conseil de l'Instruction Publique les moyens de répandre les revues pédagogiques parmi les membres du corps enseignant, et de créer des cours d'enseignement pratique qui seraient donnés aux instituteurs et aux institutrices durant les vacances d'été.

Il resterait encore à qui de droit à perfectionner les bureaux d'examineurs en rendant leurs examens uniformes; à s'opposer à ce que des laïques non brevetés enseignent\*; enfin à instituer le *certificat d'études* qui couronnerait le cours primaire. Cette dernière innovation mettrait les autorités en mesure de savoir combien d'élèves sortant des écoles primaires ont étudié avec succès les différentes matières du programme officiel. Un bureau, dont le curé serait président de droit (si le curé ne veut pas accepter ce poste, il désigne une personne de son choix qui le remplace) serait établi dans chaque paroisse et ferait subir à la fin de l'année scolaire, un examen sérieux à tous les enfants de 13 à 16 ans qui fréquentent les classes. Le certificat d'études n'implique pas l'instruction obligatoire. Tous les élèves dont les parents ne s'y opposent pas subiraient les épreuves du lauréat, et les lauréats recevraient un document attestant leur capacité. L'institution du certificat d'études primaires encouragerait les parents à envoyer régulièrement leurs enfants à l'école et obligerait les instituteurs et les institutrices à s'occuper sérieusement de leurs devoirs d'état. Ajoutons que les bons maîtres et les bonnes maîtresses d'école auraient, de cette façon, l'occasion de faire valoir leurs mérites.

Ce que nous publions là montre combien il est facile de s'entendre quand il s'agit de l'intérêt général, et lorsqu'on veut agir de bonne foi.

Le projet qui précède est l'œuvre de M. Magnan, un jeune canadien qui fait autorité en matière pédagogique, et qui a eu le rare talent de traiter la question avec une souplesse qui nous manque, mais qui

lui vaut l'appui de la clique la plus réactionnaire du pays, des Castors.

Ce projet, nous l'approuvons des deux mains.

Nous demandons simplement une modification, une petite :

Au paragraphe que nous avons marqué d'une astérisque (\*), qu'on ajoute : *des ecclésiastiques.*

Disons donc :

“S'opposer à ce que des laïques ou des ecclésiastiques non brevetés enseignent.”

Si l'on veut faire cette légère variante, nous acceptons de grand cœur le programme de la *Vérité*.

Que M. Flynn nous promette ces mesures-là, ou s'engage à modifier le Conseil de l'Instruction Publique de façon à les faire adopter, et nous le soutiendrons.

Nous sommes indépendants, et nous ne voulons que le bien-être de la Province.

Tous ceux qui développeront chez nous, d'un façon rationnelle, l'éducation primaire, seront nos amis.

PIERRE LEROUGE.

## PAUVRE PROVINCE

Les chiffres que nous publions au sujet de l'éducation dans la Province, et que nous empruntons à notre excellent confrère le *Herald*, ont une rigueur, à nulle autre pareille.

Toutes les atteintes, tous les coups qu'on veut leur porter tombent à plat.

Certains journaux de nuance cléricale comprennent parfaitement que toutes les révélations qui se font sur l'état déplorable d'ignorance de la population catholique retombent directement sur le clergé, qui a accaparé l'éducation, à la fois dans

les commissions d'écoles, dans les collèges et dans le conseil supérieur.

Aussi, prétendent-ils affaiblir le témoignage des chiffres que nous avons énumérés en affirmant que le recensement a été mal fait, ou, du moins, que les gens d'Ontario ont intentionnellement favorisé leurs groupes en grossissant le nombre des instruits dans leur région.

La différence est pourtant si grande entre les deux provinces qu'il faudrait admettre également que les recenseurs de Québec aient augmenté le nombre des illettrés, ce qui est absurde.

Mais, puisqu'en pareille matière, les arguments les plus spécieux doivent être traités sérieusement, nous allons admettre pour un instant que les chiffres de 1891 ne sont pas dignes de foi.

Nous allons donc prendre une autre année ; disons, 1871.

Personne n'a jamais prétendu que les chiffres du recensement de 1871 ont été manipulés. On aurait eu le temps de s'en apercevoir.

Pour éviter un autre reproche qui nous a été fait de prendre comme point de comparaison l'âge de dix ans, nous allons remonter l'âge à 20 ans.

Nous allons donc mettre en regard la proportion par cent des illettrés dans chaque province pour les années 1871 et 1891.

L'âge pour lequel la proportion est établie est 20 ans.

Voici le tableau que nous obtenons :

Provinces.	1871	1891
Ontario.....	12.8 p.c.	9.9 p.c.
Nouveau-Brunswick.....	21.0 p.c.	16.3 p.c.
Nouvelle-Ecosse.....	24.9 p.c.	19.5 p.c.
Québec.....	45.8 p.c.	56.4 p.c.

Ainsi, notre province était la dernière en 1871 comme elle l'est en 1891.

En 1871, il y avait dans Québec 45

personnes sur cent, âgées de plus de 20 ans, qui ne savaient ni lire ni écrire.

En 1891, il n'y en a que 31, ce qui est encore fort triste, et nous laisse toujours à la queue des autres.

Pauvre Province !

MAGISTER.

## L'AUTOCRATIE CLERICALE

Toutes les fois que notre clergé en a l'occasion, il montre ses instincts autoritaires implacables, sa tyrannie que rien ne peut abattre.

Ainsi, St-Henri est absolument en émoi à propos d'une question scolaire qui intéresse vivement tous les contribuables.

Il s'agit de l'installation d'une école de filles, et les opinions sont partagées sur le meilleur parti à suivre.

Les uns, c'est le plus grand nombre, désirent que l'on fasse l'achat d'un terrain de valeur au moyen d'un emprunt à long terme.

Les autres, ayant à leur tête le curé, veulent absolument faire acheter aux Sœurs leur vieux couvent délabré et en ruines ; et, comme le curé est l'aviseur financier des Sœurs, il insiste pour imposer l'achat de cette propriété.

Voici la façon dont le curé de St-Henri s'est exprimé devant une assemblée des contribuables.

Nous empruntons ce rapport à la *Presse* :

M, le curé Décary prend ensuite la parole et reproche à la commission des écoles de l'avoir ignoré lors de la construction du collège de Ste-Elizabeth, et il ne veut pas que la chose se répète une deuxième fois. Il est curé de la paroisse et, dans l'intérêt des citoyens, il doit s'occuper de cette question ; c'est son devoir, et il veut le remplir. Il dit que la proposition de M. Guay d'accorder \$225 par année aux Sœurs de Ste-Anne par institutrice qu'elles fourniront, en

les obligeant de construire à leurs frais, un couvent est inacceptable ; ce prix n'est pas assez élevé. Quant à faire venir d'autres Sœurs à St-Henri que les Sœurs de Ste-Anne, il s'y oppose ; et il n'en voudra point.

Voilà qui est catégorique, hein ?

C'est le curé qui commande, et gare aux récalcitrants !

Ce sont les contribuables qui paient et M. le curé Décary qui choisit.

On appelle cela de la justice distributive.

CITOYEN.

## LE GACHIS

Les Castors s'agitent et le diable les mène ; c'est une vérité dont personne ne songera à nier l'existence.

Mais nous ne nous attendions pas à voir ces messieurs avouer eux-mêmes combien leur ambition est malsaine, et combien leurs désirs reposent sur les sentiments les plus vils et les plus méprisables.

Il faut pourtant bien se rendre à l'évidence, car voici ce que publie la *Vérité* dans son dernier numéro :

NOTE DE LA REDACTION. — Nous appelons l'attention de nos lecteurs, nous sollicitons même leur appréciation sur les articles de notre correspondant, *Jean Sanspeur*, à propos de l'idée d'un *Centre canadien* qui, quoiqu'on en dise, finira par faire son chemin. Nous ne pouvons pas encore nous flatter d'être arrivé à la réalisation de notre rêve ; mais avec un peu de patience, et le "gâchis" aidant, nous arriverons tôt ou tard. Nous espérons que notre ami continuera à nous faire part de ses sages réflexions sur cet important sujet.

J. P. B.

Le *gâchis* aidant, nous arriverons tôt ou tard !

Voilà jusqu'où s'élèvent les sentiments des Castors.

Triompher par le gâchis !

Quel but noble, élevé, pieux et saint !  
CANADIEN.

## RASSURONS-NOUS

Deux fois en une semaine le bruit a couru que le pape Léon XIII était malade, sans que rien ne puisse motiver d'aussi graves nouvelles. Il paraîtrait, d'après des correspondances privées de Rome, que le moindre événement au Vatican sert de prétexte à ces informations et que, dans le dernier cas, au moins, il y avait un malade, mais le malade du Vatican était non le pape ; mais son valet de chambre.

Le valet de chambre de Léon XIII, Pincio pour les intimes, Pio Centro de son véritable nom, est une physionomie peu connue. Fils d'un chapelier que protégeait la noble famille des Peccio, il fut lui-même chapelier quelque temps, et n'obtint son poste, ambition de toute sa vie, que lorsque mourut le premier valet de chambre que Léon XIII avait été cardinal.

C'est un homme de taille élevée, avec un nez volumineux. Il habite avec sa famille à côté des appartements privés du souverain pontife, et devait coucher dans la chambre qui précède celle du pape ; mais il en est dispensé depuis l'installation de l'électricité qui relie tous les services du Vatican à la chambre de Léon XIII, et lui permet d'entendre le moindre signe de l'auguste vieillard.

Le service de Pio est assez simple. A six heures du matin, il vient éveiller le pontife, l'aide à s'habiller, assiste avec lui à la messe, puis lui sert son déjeuner, café au lait et biscuits de Savoie, et ne se retire qu'à neuf heures, quand arrive le secrétaire d'état. Il ne reparait que pour servir à diner, et le soir le souper, après lequel il récite le rosaire avec le pape et ne le quitte que lorsque sa Sainteté est couchée.

Léon XIII ne tutoie pas son domestique, et dernièrement il a fait Pio Centro chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre. Cette croix est du plus bel effet sur le costume moyen âge que porte le personnel du Vatican les jours de fête.

Tel est le serviteur dévoué dont la moindre

indisposition suffit à faire croire à un danger réel de la vie de son maître.

CHEROHEUR.

## MARCHANDS DU TEMPLE

### I

Pendant sa vie de trente-trois ans, Jésus-Christ, le divin crucifié, a complètement échoué au moins une fois, le jour où il a chassé les marchands du Temple. Expulsés par la porte, ils sont rentrés par la fenêtre. Ils ont discrètement déplié leur bagage, étalé leur marchandise et vendu leur *catolicon*.

Puis, des siècles passant et le Justicier ne revenant pas, ils ont eu l'insolence de la réclamer ; ils ont joué de la grosse caisse, déployé des enseignes, envoyé des prospectus. Ils ont envahi les bas-côtés, la nef et l'autel. Les abbés se sont joints aux laïcs, ont vendu, loué, prêté. Là où le Dieu du Golgotha, dans l'ombre de son tabernacle, voudrait entendre le murmure des prières, il souffre le bruit des gros sous et le change des trente deniers tant reprochés à Judas — ce précurseur

Dans l'église du Nazaréen, transformée, réformée, déformée, par la main des hommes, il y a peu de choses que l'on ne puisse avoir pour de l'argent, et il n'y a rien que l'on puisse obtenir sans payer. Des mémoires, des factures règlent les baptêmes, les mariages, les enterrements.

Le tarif des sacrements, des indulgences, des dispenses est partout affiché, et le vicaire de service commande le paiement d'avance, comme le suisse ordonne le pourboire.

Pendant le divin sacrifice d'un Dieu mourant sur une croix de misère, pour le rachat de l'humanité, une chaisière, sœur bâtarde de l'ouvreuse du théâtre, réclame en sifflant :

— Chaise ! s'il vous plaît !

Et si cela ne vous plaît pas, elle vous expulse du fauteuil d'orchestre que vous n'avez pas loué.

Joignez à cela l'abbé qui quête pour les besoins de l'église, le curé qui passe "pour ses pauvres", le pape qui prie de ne pas oublier le

denier de Saint-Pierre, et vous trouverez que l'Eglise ressemble à un souk oriental, à un bazar algérien, où l'encens est de mauvaise qualité.

Seule, parmi les demandes qui coupent la prière et l'inclinaison du catholique, seule celle de saint-Antoine reste discrète, avec un parfum de primitive piété : deux troncs sont accrochés au mur, ouvrant leur œil noir dans l'ombre d'une chapelle. L'un reçoit les demandes écrites des croyants ; dans l'autre, ceux qui ont été exaucés jettent leur obole. Mais il s'agit là d'une œuvre de bonne volonté, sur laquelle les abbés n'ont pas encore mis la main, excepté dans la claire église de ville d'eaux où le vicaire occupait, cet été, ses loisirs à pêcher au milieu du tronc de saint-Antoine. Un bâton chargé de glu lui servait à la fois de ligne et d'hameçon.

### II

Cet abbé doit avoir une parenté de bénitier avec le curé d'une paroisse de Paris qui reçoit lui-même les gens désireux de se marier ou de porter leurs parents en terre bénite.

L'ouvrier qui le cherche, le découvre en un coin sombre, occupé à lire un éternel bréviaire dont les prières sublimes sont pour lui lettres sans vie. Inerte, répulsif, il écoute le client. Ses yeux, troubles comme du bitume, fixent les vêtements de l'ouvrier qui veut vivre marié et l'inspectent, de la tête aux pieds, pour le peser et l'estimer. Les feux du jour passant à travers les vitraux allument le vermillon des joues ecclésiastiques. Et le dialogue s'engage. Le jeune homme expose ce qu'il voudrait, ou plutôt ce que voudrait sa fiancée : une messe courte dite à la chapelle de la Vierge, avec des ornements clairs, avec une bénédiction et si possible un peu d'harmonium : l'orgue est trop cher

— Cela vaut cent francs, réplique le curé.

Et l'ouvrier de bondir.

Alors on discute, on supprime l'harmonium ; on retranche le suisse

— A l'autel de la Vierge, ce sera vingt-cinq francs.

C'est encore trop cher. L'ouvrier se débat.

— Dans une chapelle obscure, avec un prêtre *habitué* au lieu d'un vicaire, seize francs suffiront.

Et l'ouvrier hésite :

— Suprême concession : sans messe, une bénédiction coûtera six francs.

Si l'ouvrier, habitué à la générosité des pauvres desservants de son pays natal, ose parler de mariage gratuit, le curé hausse les épaules. Il faudrait un certificat d'indigence, une attestation du maire, un livret de travail, et aucune heure ne serait libre avant un mois.

Alors, le fiancé tire de sa bourse les six francs pour ne pas déplaire à sa fiancée, à moins qu'il ne tourne les talons et n'aille se marier civilement.

Ce qui se fait dans la paroisse ouvrière que je nommerais, si je n'étais pas sûr que le curé est approuvé en haut lieu, se reproduit ailleurs, et pour les enterrements comme pour les mariages. Heureusement, tous les prêtres ne sont pas sortis du même moule, et parfois les marchands du temple reçoivent quelque cruelle leçon qui les met en rage sans les convertir. La dernière vaut d'être contée :

### III

C'était à Saint-Augustin : on célébrait un grand mariage avec cette lente et majestueuse observance où l'orgueil de la roture et de la race aiment à se jeter aux pieds de Dieu. La bénédiction venait d'être donnée par un prélat. Ce n'était pas un vulgaire Bonnefoy à vingt cinq louis le déplacement que ce prélat, mais un haut personnage qui ne vend pas aux parvenus la présence de ses ornements, de ses hochets, de sa belle allure. C'était un de ces prêtres rares épris de générosité, friand de grandeurs vraies qui donnent leur temps aux pauvres et s'arrachent à regret aux belles œuvres pour bénir un parent, offrir à une famille amie l'appui de leur prière sincère.

La foule élégante, qui s'entassait confusément dans la nef, s'écoulait déjà vers la sacristie. Les femmes parées, souriantes, rêveuses, les jeunes filles cuieuses et jalouses allaient féliciter la mariée qui avait quitté l'autel dans son voile de Bruges, manteau royal et fragile, se dépliant mollement de son front pensif sur son corps, chaste comme la neige des montagnes quand elle va fondre aux rayons du soleil.

Le prélat quittait ses ornements dans une salle réservée, au milieu de l'obséquiosité insolente des valets de l'église — les pires valets du monde. C'était un homme placé sur les confins de la vie. Sa taille haute ne se courbait pas sous les plis lourds de la chasuble. Ses yeux de métal éclairaient un profil superbement irrégulier dominé par des tempes puissamment largement ciselées. C'était un homme fanatique de toutes les splendeurs, un de ces prêtres qui s'enivrent des idées sublimes et qui boivent le sacrifice à longs traits, comme dans un calice d'or ils boiraient un nectar divin.

L'église, vidée lentement, était inondée de toutes les clartés, depuis la lumière implacable d'un soleil d'été, jusqu'aux vacillantes lucurs des cierges sur l'autel.

### IV

Le prélat allait partir quand, dans une arrière-chapelle, il vit un groupe d'hommes et de femmes qui s'impatientsaient. Sous un drap noir, que temps avait rougi, un cercueil était posé et près de lui se tenait une de ces veuves du peuple qui osent, dans leur douleur, venir s'abattre aux pieds de l'autel comme une bête blessée au bord de l'eau rafraîchissante. Cette femme, qui allait enterrer son mari, avait assisté de loin au mariage, et ces splendeurs avaient renouvelé la plaie de son âme. Elle semblait ne plus tenir à la vie que par le désespoir, et elle se livrait à la fiévreuse ivresse de ses larmes tandis que les parents, furieux d'une longue attente, causaient à haute voix.

L'opposition des vêtements noirs et du teint pâle qu'avait la veuve la faisait paraître belle. Ses yeux noyés se tournaient vers la foule joyeuse. Son regard perdu semblait aiguïser sa tristesse au frottement de la joie voisine, et posée ainsi, cette femme était la statue de sa propre douleur.

Devant ce spectacle, le prélat s'émut :

— Que se passe-t-il là ? demanda-t-il au sacristain.

— Ce n'est rien, Monseigneur ; un convoi gratuit que le vicaire de service a oublié avant d'aller déjeuner. Quand il reviendra il fera la chose. Je ne peux pas aller le déranger pour ça.

A ces mots, le prélat se lève d'un mouvement rapide. Il demande les ornements de deuil, les revêt pa-dessus ses vêtements prélatrices. Il range les enfants de chœur autour de lui; il traverse le groupe de pauvres gens et commence avec toute la solennité du monde les prières des morts. Il met dans la liturgie toute l'ardeur de sa foi, toute la gloire des éternelles espérances et lui-même en rochet, sous l'éclat de la moire violette, il accompagne jusqu'au lointain cimetière ce corps dédaigné par le vicaire. Malheureusement, tous les jours il se trouve des abbés oublieux des enterrements gratuits et il se trouve une seule fois un prélat énergique et pieux pour soufler d'une leçon les marchands du temple.

JEAN DE BONNEFON.

## Actualité Littéraire

### EVOLUTION DU STYLE

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs quelques extraits d'un fort bel article que M. Jules Delafosse publie dans la *Nouvelle Revue*. L'appréciation que l'auteur fait de la jeune école littéraire et les conseils qu'il lui donne en lui rappelant le génie de notre langue sont à retenir.

Il y a autour de nous un cruel et bourdonnant essaim de jeunes écrivains et de jeunes poètes en quête de formes nouvelles pour écrire ou chanter ce qu'ils ont dans l'âme. Leur impatiente ambition, dédaigneuse des voies frayées, vague à l'aventure dans les régions inexplorées du verbe et du nombre, et prétend avec le butin qu'elle en rapporte, renouveler "l'écriture" de notre temps. La jeunesse est novatrice d'instinct et volontiers révolutionnaire.

La règle la rebute et la discipline l'irrite; cela l'amuse de lapider les idoles et de blasphémer les dieux. Nul fils ne ressemble à son père; aucune époque ne ressemble à l'époque qui l'a précédée. Il semble que ce soit une loi de la nature humaine que cet antagonisme de goût et de génie entre la génération qui monte et la génération qui s'en va. Les procédés littéraires que recherchent et célèbrent les jeunes d'aujourd'hui diffèrent autant du romantisme de 1830 que les romantiques truculents et chevelus différaient eux-mêmes des classiques anémiés du commencement du siècle. Il serait naïf de s'en étonner,

absurde de s'en plaindre. Ces évolutions dans le style sont la condition nécessaire de l'originalité. Sans elle, la littérature d'un peuple, à partir d'une certaine époque, serait vouée au pastiche des maîtres, et les œuvres nouvelles, au lieu de porter la marque d'une inspiration personnelle, ne seraient plus qu'un des devoirs de style et des travaux d'imitation.

Il y a sans doute, dans ces innovations, presque toujours outrées, une large part faite à l'exravagance, à l'affectation, au mauvais goût, à tous les vices de forme ou d'inspiration qui caractérisent le procédé. Mais le temps qui mesure les hommes et vanne les œuvres se chargera de remettre chaque ouvrier à sa place et chaque chose à son rang: L'effort des novateurs est le plus souvent généreux et fécond, même lorsque leur œuvre n'est qu'une excentricité. Les tortionnaires les plus effrontés de la langue tirent quelquefois de leurs exercices des effets imprévus, un rythme, une cadence, une couleur, une image ignorée, et cette trouvaille, pour si misérable qu'en soit l'auteur, s'ajoute à la richesse commune. C'est à ce prix que d'âge en âge la littérature d'un peuple se renouvelle et se rajeunit incessamment.

Le beau est, par essence, inaltérable et ne comporte, comme tout ce qui est absolu, ni progrès ni déclin. Mais ses modes sont infinis et le propre de l'art est d'en multiplier les aspects. Il en est du style des œuvres littéraires comme de la toilette des femmes, qui ne modifie pas la beauté, mais en modifie l'expression. Eve, à sa sortie du paradis terrestre, était aussi belle que toutes les femmes, qui sont nées d'elle, et toutes les femmes, depuis Eve, dans tous les pays et dans tous les temps, continuent de varier leur parure. Les modes toujours changeantes et toujours nouvelles ne sont qu'une des formes du culte constant que l'on rend à la beauté.

... La langue française n'est la plus belle des langues que parce qu'elle en est la mieux ordonnée. Elle est moins énergique que l'anglais, moins copieuse que l'allemand, moins variée que l'italien, moins noble que l'espagnol. Mais elle est souple, limpide et pure, toute grâce, toute harmonie et toute clarté. Elle est si précise en sa syntaxe, que c'est la seule où la philosophie soit à peu près intelligible, et si délicate en ses

nuances que c'est aussi la seule où l'on puisse causer d'amour. Les diplomates l'avaient adoptée, parce qu'elle est l'ennemie de l'équivoque et de l'obscurité, et les femmes la préfèrent, parce qu'elle leur permet de tout entendre sans qu'il soit besoin de tout dire.

Idiôme de l'amour, si doux qu'à le parler  
Les femmes sur la lèvre en gardent un sourire.

Elle est à la fois si souple et si riche qu'elle donne l'idée de la perfection dans les genres les plus opposés, depuis la grâce molle et fleurie des romans de Loti, jusqu'à la majesté hautaine des *Sermons* de Bossuet, depuis l'aimable négligence de La Fontaine, jusqu'à la sculpturale vigueur de Leconte de Lisle. Ce sont là des écrivains bien dissemblables, quoiqu'également parfaits en leur genre, mais ils ont un trait commun dans leur perfection : ils sont clairs. Ils conservent à la langue française les qualités essentielles de son génie, c'est-à-dire l'exactitude de l'expression et l'ordonnance logique de la pensée. Ils cesseraient d'être français, s'ils cessaient d'être logiques et clairs, s'ils prêtaient aux mots un sens adultère troublaient le mouvement naturel des idées par des inversions obscures ou laborieuses, alambiquaient leurs phrases de préciosités mièvres ou de curiosités gothiques.

JULES DELAFOSSE

## ÇA ET LA

L'on raconte qu'un propriétaire de journal, qui était mort de faim, s'en allait au ciel accompagné d'un ange que St-Pierre avait envoyé à sa rencontre pour l'escorter.

— Pourrais-je visiter les autres endroits avant d'entrer au paradis ? demanda-t-il à son compagnon.

— Certainement, répondit celui-ci.

Et l'ange le conduisit dans les ténèbres extérieures.

Pendant le trajet à travers les sombres lieux, l'ange perdit son journaliste et, après maintes recherches, il finit par le découvrir tranquillement assis dans un fauteuil devant une immense

fournaise, et contemplant avec ivresse un lot de gens de toutes classes qui y flambaient avec force clameurs et contorsions douloureuses.

Une pancarte fixée au mur extérieur de la fournaise indiquait qu'elle était réservée aux abonnés qui ne paient pas leur journal.

— Venez, dit l'ange, nous allons maintenant nous rendre au ciel.

— Vous pouvez vous en aller, répondit le journaliste, moi je reste ici ; je ne demande pas de plus douce jouissance que celle-ci.

\*  
\*  
\*

La *Verité* en veut beaucoup à une société de secours mutuels qui s'appelle l'« Ordre des Machabées » et qui demande à s'établir dans notre province.

Pour combattre cette société notre confrère bien pensant exhibe en vedette la formule du serment imposé à ses membres. Cette formule au milieu d'exigences et de phrases un peu enfantines, comme dans toutes ces sociétés, contient cette partie essentielle :

« Que je ne frauderai un membre de la Tente en aucune façon ni permettrai que d'autres le fassent ; que je ne deviendrai jamais membre d'aucune société se disant une succursale de cet Ordre à moins que cette société ne tienne sa charte de l'Exécutif de cet Ordre, et que je respecterai et protégerai tous les proches parents de tous les Chevaliers, particulièrement les veuves et les orphelins. »

Qu'est-ce que M. Tardivel trouve donc à redire à cela ?

\*  
\*  
\*

De la *Verité* :

Une théorie de M. Tarte :

Le *Cultivateur* du 29 août dernier, après avoir mis les directeurs des maisons d'éducation en demeure de placer, dans leurs salles de lecture, les journaux du parti libéral à côté de ceux du parti conservateur, ajoute :

« Il ne s'agit pas ici de récriminations et de menaces. Nous réclamons purement et simplement le droit sacré, le droit inviolable que possèdent les pères et les mères de famille d'élever et de faire élever leurs enfants dans le respect des opinions qu'ils professent eux-mêmes — et nous ajoutons, dans le respect de leur nom et de leur réputation. »

M. Tarte prétend-il que les rédacteurs du *RÉVEIL*, par exemple, ont « le droit sacré et invio-

lable de faire élever leurs enfants dans le respect des opinions qu'ils professent eux-mêmes ? »

Certainement, certainement les rédacteurs du REVEIL ont ce droit, et la Cour d'Appel de Montréal en a donné, à M. Tardivel, une preuve frappante, en le condamnant sans merci, pour avoir voulu refuser ce droit à M. Sauvalle, lorsqu'il écrivait au *Canada-Review*.

\* \* \*

Une scène du plus haut comique, raconte le *Figaro*, s'est passée dernièrement dans une salle de spectacle, à Liège, en Belgique, où une société dramatique de la ville donnait une représentation. La soirée se terminait par l'*Ours et le pacha*. Pendant que l'on représentait cette pièce, un violent orage éclata sur la ville. L'acteur affublé de la peau de l'ours paraissait nerveux, inquiet ! Tout-à-coup, un formidable coup de tonnerre se fit entendre. De suite, on vit l'ours — qui reufermait sans doute un bon chrétien, — faire le signe de la croix !!! Vous pensez si l'hilarité a été générale. Il a été impossible de finir la pièce tellement le public se tordait !

\* \* \*

Une dépêche de Milwaukee (Winconsin) signale un singulier pari électoral qui vient de s'engager très sérieusement entre deux habitants de cette ville, Frederick Burke et Albert Donald. Par un contrat en bonne et due forme, Burke s'engage à quitter les Etats-Unis pour toujours avant le 1er janvier prochain, si William McKinley est élu président des Etats-Unis et Donaldson prend le même engagement dans le cas où William Bryan serait élu. Le contrat a été passé devant notaire et a été dûment enregistré.

Ce serait peut-être un bon moyen de provoquer le rapatriement parmi les Canadiens ; en les faisant parier entre eux sur le résultat des élections, on en rapatrierait toujours la moitié au Canada.

\* \* \*

Le congrès ecclésiastique de Reims a terminé ses travaux.

La dernière séance a été consacrée à l'examen de diverses questions intéressant le recrutement du clergé (qui se fait aujourd'hui presque exclusivement dans les classes moyennes) et la loi militaire, que le congrès déplore, mais qu'il désire voir subir résolument par les séminaristes, sans demandes d'exemptions ni de faveurs spéciales.

Le cardinal Langénieux, archevêque de Reims fait alors son entrée dans la salle des séances. M. Péchenard, vicaire général, qui a présidé toutes les réunions du congrès, lui a souhaité la bienvenue ; puis il a fait l'éloge de Léon XIII, " qui a lancé le sacerdoce et les évêques dans les pleines eaux de la démocratie et par ses sages conseils a essayé, par amour pour la France, de faire l'union entre tous les Français ". Le cardinal Langénieux a félicité tous les congressistes de l'esprit qui a guidé leurs délibérations, et il leur a donné la bénédiction du pape, qui l'y avait autorisé par dépêche spéciale.

Qu'est-ce que va dire Tardivel ?

\* \* \*

Nous recevons d'excellentes nouvelles du directeur de la *Vérité* quant à sa santé et aux résultats pratiques de son voyage. Nous critiquerons la semaine prochaine sa première *Lettre de voyage*.

\* \* \*

Nous lisons dans la *Vérité* :

" *L'Enseignement Primaire* : Avec son numéro du 1er septembre, *L'Enseignement Primaire* est entré dans la dix huitième année de son existence. C'est un normalien de belle allure, intelligent et plein de vigueur. Il fait de bonne besogne Encourageons le."

Voilà Tardivel réconcilié avec les Normaliens !  
Quel progrès, grands dieux !

RIEUR.

## FABLES-EXPRESS

Un jour, dans une houillère,  
Un magistrat s'en fut décider une affaire,  
Quand, tout-à-coup,  
Le feu grisou  
S'enflamme et l'extermine.

MORALE

Il ne faut pas juger les gens sur leur mine.

Un gros tambour-major soupait d'une sardine.

MORALE

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

LI-HUNG-CHANG.

**La Toux** la plus tenace est apaisée rapidement avec quelques d ses de BAUME RHUMAL.

L'action de ses principes sédatifs et balsamiques modifie les sécrétions irritantes des bronches ; le calme qu'il procure est réellement réparateur. La guérison est rapide. 25c le flacon dans toutes les pharmacies.

## LE FAULCHEUR DU ROY

Dans l'article que le *Petit Journal* a publié sur la haute fécondité des grands exemples que fournissent les exploits dits inutiles, je relève une expression bien pittoresque, qui me rappelle le surnom d'un des braves du Béarnais.

Voici la phrase et l'expression :

“ C'est parce que tel général du premier Empire fauchait parfois à lui tout seul des groupes épais d'ennemis, qu'un simple escadron de cavaliers accomplissait des prodiges et pouvait mettre en déroute un corps tout entier. ”

Eh bien, de même que fauchait ce général de l'Empire, le sabre à la main, il y eut dans notre pays, fertile en héros à tous crins, d'ailleurs, deux cents ans avant lui, un des compagnons du roi de Navarre qui fauchait si dru les persécuteurs de son maître et ami, que ce maître et ami le surnomma toujours, son *faulcheur*, en particulier et en public.

Ce *Faulcheur du roy*, ce brave, ce n'était pas Crillon, c'était le sieur de Batz. Lors de la prise d'Eause (Gers), en 1576, c'est-à-dire quelque temps après que le roi de Navarre, évadé des griffes de Catherine de Médicis, eut rejoint les forces protestantes, le sieur de Batz accomplit des prodiges de valeur à la tête de faibles troupes, et, l'épée au poing, se battit personnellement comme un héros d'Homère, fauchant les têtes et les bras autour de lui, et ainsi électrisant ses soldats.

Le roi de Navarre en garda le souvenir. Devenu Henri IV, il est certain que la mémoire des services rendus par tels ou tels de ses anciens coréligionnaires s'affaiblit un peu chez lui, parfois, mais il n'oublie jamais son *Faulcheur* de 1576.

Pendant les éternels combats qu'il lui fallut livrer avant d'entrer à Paris (1593), soit comme roi de Navarre, soit comme roi de France, chaque fois qu'il entreprenait quelque expédition hasardeuse et suprême, il faisait appel à M. de Batz. Et il l'appelait à lui son *faulcheur* en des termes familiers et charmants que nous a conservés sa correspondance. Je ne puis résister au loisir de les citer, d'abord parce qu'ils sont com-

me les lettres patentes du titre de *Faulcheur du Roy*, et ensuite parce que les courts billets où le Béarnais apostrophe mons de Batz peignent bien ce prince brave, spirituel, goguenard et énergique, en paroles comme en actions.

Voici, dix ans après la prise d'Eause, ce qu'Henri IV écrit à son *faulcheur* :

“ Mons de Batz, ils m'ont entouré comme la peste, croyant qu'on me prend aux filets. Moy je leur veulx passer au travers ou dessus le ventre. (*Il s'agit des troupes de M. de Mayenne*). J'ai eslu m-s bons ; et mon “faulcheur” en est. — Grand Damné, je te veulx bien garder le secret de ton cotillon d'Auch à ma cou-sine.” (Il paraît que le faulcheur du roy s'était permis un coup de canif à l'égard de Mme Batz, que le roi honorait ; aussi, tout sujet à caution qu'il fut lui-même, il goguenarde son ami, en lui promettant néanmoins de rester muet).

Mais il ajoute :

“ Mais je veulx que mon faulcheur ne me faille en si bonne partie, et ne s'aïlle amuser sur la paille quand je l'attends sur le pré ”

HENRY. Bescrypt à Hageleman, ce matin, à dix heures, 10 mars 1586

Sept jours plus tard, il lui écrit encore ce vif et noble billet ;

“ Mon faulcheur mets des ailes à ta meilleure beste ; J'ai dit à Montespan de créver la sienne Pourquoi ? Tu le sauras de moy à Nérac. Haste cours, viens, vole ; c'est l'ordre de ton maistre et la prière de ton amy. ”

HENRY.

N.B. — Le Montespan dont il est question ici est Armand de Pardaillan, qui fut le grand-père du mari de la trop célèbre favorite de Louis XIV.

ERNEST D'HERVILLY

## CEUX QUI CRAIGNENT

Si vous craignez de voir votre rhume ou votre bronchite dégénérer en consommation, par suite du retard que vous apportez au traitement, recourez immédiatement à l'emploi du BAUME RAUMAL. Le soulagement est presque instantané et avec de la persévérance dans la continuation du traitement, vous ne manquerez pas d'arriver à une guérison certaine et rapide. Seulement 25c la bouteille dans toutes les pharmacies et épiceries.

## LA MORT DE LA MÈRE DES COMPAGNONS-CHARPENTIER

Mme Veuve Larat, mère des compagnons-charpentiers du devoir de Liberté, est morte à Paris. Elle tenait ses assises, soit le restaurant traditionnel, 10 rue Mabillon.

C'est chez elle que se rendaient tous les compagnons à leur arrivée dans la capitale, et qu'ils trouvaient un couvert, un lit et un crédit à peu près illimité. Puis les camarades déjà installés leur indiquaient, gratuitement bien entendu, les chantiers où l'on embauchait. Cela se passe, comme on voit, autrement en famille qu'au bureaux de placement.

La mère élue par les compagnons tient la véritable loge de la corporation, le lieu où elle s'assemble et qui renferme ses archives, son code sacré et son chef-d'œuvre,

On a beaucoup écrit sur le compagnonnage, mais ses traditions se sont naturellement profondément modifiées

Les compagnons sont bien toujours divisés en trois catégories : les Enfants de Salomon, les Enfants de maître Jacques, et les Enfants du père Soubise, mais il ne s'assomment plus quand ils se rencontrent sur la route du tour de France s'ils ne sont pas du même devoir.

Autrefois ils s'arrêtaient à vingt pas l'un de l'autre et prenaient une certaine pose.

- Tope ! disait l'un.
- Tope ! répondait l'autre.
- Quelle vocation ?
- Charpentier.
- Et vous le pays ?
- Tailleur de pierre.
- Compagnon ?
- Oui le pays ; et vous ?
- Compagnon aussi.

Alors ils se demandaient à quel devoir ils appartenaient. S'ils étaient du même devoir ils buvaient à la même gourde ; dans le cas contraire ils s'injuriaient et se ruaient l'un sur l'autre. Quelques-unes de ces rencontres ont été mortelles.

C'est que les trois classes des compagnons étaient

ennemies jurées et se rendaient responsables des inimitiés imaginaires de leurs fondateurs.

Peut-être aujourd'hui se le reprochent-ils encore un peu, mais ils vont rarement jusqu'aux combats singuliers ; chez eux aussi les âges héroïques sont passés.

Les charpentiers, eux, sont des enfants de Salomon. Ils prétendent que le troisième roi des Juifs pour récomdenser les deux cent mille ouvriers qui venaient de construire son temple les aurait unis fraternellement dans l'enceinte de cet édifice et leur aurait donné un devoir.

Cela ne les empêche pas de vivre en bons termes avec les enfants de maître Jacques et ceux du père Soubise.

Tous s'entr'aident, se renseignent, sont de parfaits camarades.

Nos compagnons charpentiers portent encore au côté gauche, sur le cœur, les couleurs de la corporation : vert, blanc, rouge. Ils les arborent aux jours de grande cérémonie, avec le canne, le compas et la besaiguë.

Ainsi ils ont assisté à l'enterrement de la mère avec tous leurs insignes et groupés sous leurs bannières, si toutefois M. Lépine le permet. Nous ne pensons pas que le préfet de police refuse à ces braves gens cette douce satisfaction.

Un dernier détail : Le chef-d'œuvre, ainsi que nous le disons plus haut, est déposé chez la mère. C'est un véritable travail de bénédictin auquel collaborent depuis 1887 tous les compagnons charpentiers qui ont été accueillis chez Mme Larat. Cet édifice miniature, de 6 mètres 20 de haut, avec ses colonnades, ses balustrades, ses chapiteaux fouillés, raccordés, signolés, est destiné à l'Exposition de 1900. Chaque année, cependant, au 10 mars, depuis qu'il est en cours d'exécution, il est porté à la salle Bullier où se donne le bal de la corporation.

Les compagnons espèrent bien que ce chef-d'œuvre sera primé, comme l'a été d'ailleurs, celui qu'ils avaient exposé en 1889.

L'hon. J. E. Robidoux sera le candidat libéral dans Hochelaga.

FEUILLETON

## R O M E

PAR

EMILE ZOLA

VIII

La Pierrina était entrée vivement sous le vaste porche, à la haute voûte, ornée de caissons à rosaces ; mais un véritable lit de fumier, dans le vestibule, couvrait les dalles de marbre qu'on avait commencé à poser. Ensuite, c'était le monumental escalier de pierre à la rampe ajourée et sculptée ; et les marches se trouvaient déjà rompues, souillées d'une telle épaisseur d'immondices, qu'elles en paraissaient noires. Partout, les mains avaient laissé des taches grasseuses. Toute une ignominie sortait des murs, restés à l'état brut, dans l'attente des peintures et des dorures qui devaient les décorer.

Au premier étage, sur le vaste palier, la Pierrina s'arrêta ; et elle se contenta de crier, par la baie d'une grande porte béante, sans huisserie ni vantaux :

— Père, c'est une dame et deux messieurs qui vont te voir.

Puis se retournant vers la contessina :

— Tout au fond, dans la troisième salle.

Et elle se sauva, elle redescendait l'escalier plus vite qu'elle ne l'avait monté, courant à sa passion.

Benedetta et ses compagnons traversèrent deux salons immenses, au sol bossué de plâtre, aux fenêtres ouvertes sur le vide. Et ils tombèrent enfin dans un salon plus petit, où toute la famille Gozzo s'était installée, avec les débris qui lui servaient de meubles. Par terre, sur les solives de fer laissées à nu, traînaient cinq ou six paillasses lépreuses, mangées de sueur. Une longue table, solide encore, tenait le milieu ; et il y avait aussi de vieilles chaises dépaillées, raccommodées à l'aide de cordes. Mais le gros travail avait consisté à boucher deux fenêtres sur trois avec des planches, tandis que la troisième et la porte étaient fermées d'anciennes toiles à ratelas, criblées de taches et de trous.

Tomaso, le maçon, parut surpris, et il fut évident qu'il n'était guère habitué à de pareilles visites de charité. Il était assis devant la table, les deux coudes sur le bois, le menton entre les mains, en train de se reposer, comme l'avait dit sa femme Giacinta.

C'était un fort gaillard de quarante-cinq ans, barbu et chevelu, la face grande et longue, d'une sérénité de sonateur romain, dans sa misère et dans son oisiveté. La vue des deux étrangers, qu'il flaira tout de suite, l'avait fait se lever, d'un brusque mouvement de défiance. Mais il sourit, dès qu'il reconnut Benedetta ; et comme elle lui parlait de Dario resté en bas, en lui expliquant leur but charitable :

— Oh ! je sais, je sais, contessina . . . Oui, je sais qui vous êtes, car j'ai muré une fenêtre, au palais Boccanera, du temps de mon père.

Alors, complaisamment, il se laissa questionner, il répondit à Pierre surpris qu'on n'était pas très heureux, mais qu'on aurait vécu tout de même, si l'on avait pu travailler deux jours seulement par semaine. Et, au fond, on le sentait assez content de se serrer le ventre, du moment qu'il vivait à sa guise, sans fatigue. C'était toujours l'histoire de ce serrurier, qui, appelé par un voyageur pour ouvrir la serrure d'une malle dont la clef était perdue, refusait absolument de se déranger, à l'heure de la sieste. On ne payait plus son logement, puisqu'il y avait des palais vides, ouverts au pauvre monde, et quelques sous auraient suffi pour la nourriture, tellement on était sobre et peu difficile.

— Oh ! monsieur l'abbé, tout allait beaucoup mieux sous le pape . . . Mon père qui était maçon comme moi a travaillé sa vie entière au Vatican ; et moi-même, aujourd'hui encore, quand j'ai quelques journées d'ouvrage, c'est toujours là que je les trouve . . . Voyez-vous, nous avons été gâtés par ces dix années de gros travaux, où l'on ne quitta pas les échelles, où l'on gagnait ce qu'on voulait. Naturellement, on mangeait mieux, on s'habillait, on ne se refusait aucun plaisir ; et c'est plus dur aujourd'hui de se priver . . . Mais sous le pape, monsieur l'abbé, si vous étiez venu nous voir ! Pas d'impôts, tout se donnait pour rien, on n'avait vraiment qu'à se laisser vivre.

À ce moment, un grondement s'éleva d'une des paillasses, dans l'ombre d'une des fenêtres bouchées, et le maçon reprit de son air lent et paisible :

— C'est mon frère Ambrogio qui n'est pas de mon avis . . . Lui a été avec les républicains, en quarante-neuf, à l'âge de quatorze ans . . . Ça ne fait rien, nous l'avons pris avec nous quand nous avons su qu'il se mourait, dans une cave, de faim et de maladie.

Les visiteurs, alors, eurent un frémissement de pitié. Ambrogio était l'aîné de quinze ans, et, âgé de soixante ans à peine, il n'était plus qu'une ruine dévoré par la fièvre, traînant des jambes si diminuées, qu'il passait les jours sur sa paillasse, sans sortir. Plus petit que son frère, plus maigre et turbulent, il avait exercé l'état de menuisier. Mais, dans sa déchéance physique, il gardait une tête extraordinaire, une face d'apôtre et de martyr, d'une expression noble et tragique, encadrée dans un hérissément de barbe et de chevelure blanches.

— Le pape, le pape, grouda-t-il, je n'ai jamais mal parlé du pape. C'est sa faute pourtant si la tyrannie continue. Lui seul, en quarante-neuf, aurait pu nous donner la République, et nous n'en serions pas où nous en sommes.

Il avait connu Mazzini, il en conservait la religiosité vague, le rêve d'un pape républicain, faisant enfin régner la liberté et la fraternité sur la terre. Mais, plus tard, sa passion pour Garibaldi, en troublant cette conception, lui avait fait juger la papauté indigne désormais, incapable de travailler à la libération humaine. De sorte qu'il ne savait plus trop au juste, partager entre la chimère de sa jeunesse et la rude expérience de sa vie. D'ailleurs, il n'avait jamais agi que sous le coup d'une émotion violente, et il en restait à de belles paroles, à des souhaits vastes et indéterminés.

— Ambrogio, mon frère, reprit tranquillement To-

maso, le pape est le pape, parce qu'il sera toujours le pape, c'est-à-dire le plus forcé. Moi, demain, si l'on votait, je voterais pour lui.

Le vieil ouvrier ne se hâta pas de répondre. Toute la prudence de la race avisée l'avait calmé.

— Tomaso, mon frère, je voterais contre, toujours contre... Et tu sais bien que nous aurions la majorité. C'est fini le pape roi. Le Borgo lui-même se révolterait... Mais ça ne veut pas dire qu'on ne doive pas s'entendre avec lui, pour que la religion de tout le monde soit respectée.

Intéressé vivement, Pierre écoutait. Il se risqua à poser une question :

— Et y a-t-il beaucoup de socialistes, à Rome, parmi le peuple ?

Cette fois, la réponse se fit attendre davantage encore.

— Des socialistes, monsieur l'abbé, oui, sans doute, quelques-uns, mais beaucoup moins que d'en d'autres villes... Ce sont des nouveautés, où vont les impatientes, sans y entendre grand-chose peut-être... Nous, les vieux, nous étions pour la liberté, nous ne sommes pas pour l'incendie ni pour le massacre.

Et il craignit d'en dire trop, devant cette dame et ces messieurs, il se mit à geindre en s'allongeant sur sa paillasse, pendant que la confessina prenait congé, un peu incommodée par l'odeur, après avoir averti le prêtre qu'il était préférable de remettre leur aumône à la femme, en bas.

Déjà, Tomaso avait repris sa place devant la table, le menton entre les mains, tout en saluant ses hôtes, sans plus s'émotionner à leur sortie qu'à leur entrée.

— Bien au revoir, et très heureux d'avoir pu vous être agréable.

Mais, sur le seuil, l'enthousiasme de Narcisse éclata. Il se retourna pour admirer encore la tête du vieil Ambrogio.

— Oh ! mon cher abbé, quel chef-d'œuvre ! La voilà la merveille, la voilà la beauté ! Combien cela est moins banal que cette fille !... Ici, je suis certain que le piège du sexe ne m'induit en une tentation malpropre. Je ne m'émeus pas pour des raisons basses... Et puis, franchement, quel infini dans ses rides, quel inconnu au fond des yeux noyés, quel mystère parmi le hérissément de la barbe et des cheveux ! On rêve un prophète. un Dieu le père !

En bas, Giacinta était encore assise sur la caisse à demi-défoncée, avec son nourrisson en travers des genoux ; et, à quelques pas, la Pierrina, debout devant Dario, le regardait finir sa cigarette, d'un air d'enchantement ; tandis que Tito, rasé dans l'herbe, comme une bête à l'affût, ne les quittait toujours pas des yeux.

— Ah ! madame, reprit sa mère de sa voix résignée et dolente, vous avez vu, ce n'est guère habitable. La seule bonne chose c'est qu'on a vraiment de la place. Autrement il y a des courants d'air, à prendre la mort matin et soir. Et puis, j'ai continuellement peur pour les enfants, à cause des trous.

Elle conta l'histoire de la femme qui, se trompant un soir, avait pris une fenêtre pour la porte, et s'était tuée net, en culbutant dans la rue. Une petite fille aussi, s'était cassé les deux bras, en tombant du haut d'un escalier qui n'avait pas de rampe. D'ailleurs, on

serait resté mort là-dedans, sans que personne le sût et s'avisât d'aller nous ramasser. La veille encore, on avait trouvé, au fond d'une pièce perdue, couché sur le plâtre, le corps d'un vieil homme, que la aim devait y avoir étranglé depuis près d'une semaine ; et il y serait resté sûrement si l'odeur infecte n'avait averti les voisins de sa présence.

— Encore si l'on avait à manger, continua Giacinta. Et quand on nourrit et qu'on ne mange pas, on n'a pas de lait. Ce petit-là, ce qu'il me suce le sang ! Il se fâche, il en veut, et moi, n'est-ce pas ? je me mets à pleurer, car ce n'est pas ma faute s'il n'y a rien.

Des larmes, en effet, étaient montées à ses pauvres yeux pâlis. Mais elle fut prise d'une brusque colère, en remarquant que Tito n'avait pas bougé de son herbe, vautré comme une bête au soleil, ce qu'elle jugeait mal poli pour ce beau monde, qui allait sûrement lui laisser une aumône.

— Eh ! Tito, fainéant ! est-ce que tu ne pourrais pas te mettre debout quand on vient te voir ?

Il fit d'abord la sourde oreille, il finit pourtant par se relever, d'un air de grande mauvaise humeur ; et Pierre qu'il intéressait, tâcha de le faire parler, de même qu'il avait questionné le père et l'oncle. Il n'en tira que des réponses brèves, pleines de défiance et d'ennui. Puisqu'on ne trouvait pas de travail, il n'y avait qu'à dormir. Ce n'était pas en se fâchant qu'on changerait les choses. Le mieux était donc de vivre comme on pouvait, sans augmenter sa peine.

Quand à des socialistes, oui ! peut être, il y en avait quelques-uns ; mais lui n'en connaissait pas. Et de son attitude lasse, indifférente, il ressortait clairement que, si le père était pour le pape et l'oncle pour la République, lui, le fils, était certainement pour rien.

Pierre sentit là une fin de peuple, ou plutôt le sommeil d'un peuple dans lequel une démocratie ne s'était pas éveillée encore.

Mais, comme le prêtre continuait, voulant savoir son âge, à quelle école il était allé, dans quel quartier il était né, Tito brusquement, coupa court, en disant d'une voix grave, un doigt en l'air, tourné vers sa poitrine :

— *Io son Romano di Roma !*

En effet, cela ne répondait-il pas à tout ? "Moi, je suis Romain de Rome." Pierre eut un sourire triste, il se tut. Jamais, il n'avait mieux senti l'orgueil de la race, le lointain héritage de gloire, si lourd aux épaules. Chez ce garçon dégénéré, qui savait à peine lire et écrire, revivait la vanité souveraine des Césars. Ce meurt-de-faim connaissait sa ville, en aurait pu dire d'instinct l'histoire, aux belles pages. Les noms des grands empereurs et des grands papes lui étaient familiers. Et pourquoi travailler alors, après avoir été les maîtres de la terre ? Pourquoi ne pas vivre de noblesse et de paresse, dans la plus belle des villes, sous le plus beau des ciels ?

— *Io son Romano di Roma !*

Benedetta avait glissé son aumône dans la main de sa mère ; et Pierre ainsi que Narcisse, voulant s'associer à sa bonne œuvre, faisaient de même, lorsque Dario, qui lui aussi s'était joint à sa cousine, eut une idée gentille, désireux de ne pas oublier la Pierrina à qui il n'osait offrir de l'argent. Il posa légèrement les doigts sur ses lèvres, il dit avec un léger rire :

Deux dames causent :

—Votre mari est du jury cette année ?

—Oni

—Comdamne-t-il beaucoup ?

—Presque jamais. Cependant il y a un cas où refuse énergiquement d'acquitter.

— ???

—C'est puand il s'agit des notes de ma couturière.

### LES CONCLUSIONS D'UN MEDECIN

Un savant praticien qui a fait pour lui-même et pour ses clients un usage constant du célèbre spécifique français le BAUMÉ LIQUIDE, déclare "QU'IL POSSEDE UNE PUISSANCE CONTRE LES IRRITATIONS DE POITRINE, RHUMES, CATARRHES AIGUS OU CHRONIQUES, ET COQUELUCHE." Il est à la portée de toutes les bourses. 25c la bouteille dans toutes les pharmacies et épiceries

**Wanted—An Idea** Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,500 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

Désormais le Parc Sohmer ne sera ouvert au public que le dimanche, après-midi et soir jusqu'à la prochaine saison d'été. Messieurs Lavigne et Lajoie, comme les années précédentes, auront toujours des attractions nouvelles avec une musique de premier ordre.

On nous a laissé un billet de loterie des Pères Blancs d'Afrique. Il paraît qu'il y a cent millions de païens qui demandent à être sauvés au moyen des aumônes des Canadiens. Allons saignez-vous, bonnes âmes et payez. Vous serez considérées.

**Wanted—An Idea** Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,500 prize offer and list of two hundred inventions wanted.



**DES SOUMISSIONS** cachetées, adressées au soussigné et portant la souscription "Soumissions pour Bureau de Poste, Rimouski," seront reçues à ce bureau jusqu'à Mardi, le 20 Septembre, pour l'achèvement du Bureau de Poste de Rimouski, Qué.

Les plans et devis pourront être vus au Ministère des Travaux Publics à Ottawa, ainsi qu'au bureau de J. A. Talbot, marchand, Rimouski, le et après le 8 courant, et les soumissions naires pourront y obtenir des formulaires de soumission ainsi que tous les autres renseignements voulus

Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées qui seront fournies, et être signées par les soumissionnaires eux-mêmes, aucune autre ne sera prise en considération.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté sur une banque incorporé, égal à cinq pour cent (5 p. c.) du chiffre de la soumission, et fait à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire dont l'offre aura été acceptée refuse de signer le contrat, ou s'il ne l'accepte pas intégralement.

Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Le Département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,  
E. F. E. ROY,  
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics  
Ottawa, 4 Septembre 1896

Le Département refusera de payer tout journal qui publiera cette annonce sans en avoir préalablement reçu l'autorisation.

## Chemin de Fer l'Intercolonial

### RAILS D'ACIER

**DES SOUMISSIONS** cachetées adressées au soussigné et marquées à l'extérieur "Soumissions pour Rails" seront reçues jusqu'à LUNDI, le 21 SEPTEMBRE courant, les personnes désireuses d'acheter le tout ou une partie d'un lot de douze cents tonnes de rails en acier et attaches de seconde dont on peut encore très bien se servir.

Les personnes qui feront des offres diront la quantité, le prix par tonne de 2240 livres, l'époque qu'elles en prendront possession et la gare sur le chemin de fer de l'Intercolonial où elles veulent que les rails soient déposés.

Le département ne s'engage pas à accepter la plus haute ni aucune des soumissions.

D. POTTINGER,  
Gérant-Général.  
Moncton, N. B., 4 Septembre.



### DEPARTEMENT DES CANAUX

**CANAUX DE LA PROVINCE DE QUEBEC**  
Chambly, St-Ours, Lachine  
Beauharnois, St-Anne,  
Carillon, et Grenville.

**ON DEMANDE** des soumissions pour fournitures diverses; bois, fer fonte, outils, peintures, huiles, charbon, ciment, etc., destinés aux canaux ci-dessus durant l'année fiscale 1896-97.

Ces soumissions qui seront cachetées et libellées "Soumissions pour fournitures," devront parvenir au soussigné le 10e jour d'Octobre 1896 au plus tard. Toute soumission reçue après cette date sera mise de côté.

On peut se procurer des formules de soumission au bureau de l'Ingénieur Surintendant ainsi qu'au bureau du Surintendant de chaque canal.

Le département ne s'engage pas à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions reçues.

(Par ordre)

ERNEST MARCEAU,

Ingénieur surintendant.

Bureau de l'Ingénieur Surintendant,  
1709 rue Notre Dame, Montréal.



### Soumissions pour la pierre

**DES SOUMISSIONS** cachetées adressées à l'Inspecteur des Pénitenciers d'Ottawa, et portant à l'endos "Soumissions pour la Pierre," seront reçues jusqu'à mardi, le 20 courant inclusivement, pour l'approvisionnement de Pierre de dimension pour le Pénitencier de St-Vincent de Paul.

On peut obtenir toutes les spécifications et toutes les informations nécessaires en s'adressant au Préfet du Pénitencier de St-Vincent de Paul.

DOUGLAS STEWART

Inspecteur des Pénitenciers.

Département de la Justice,  
Ottawa, 21 Septembre, 1896.



### CANAL DU TRENT

Division de Simcoe et Balsam Lake

**LE DELAI** pour recevoir les soumissions a été ajourné du 17 août jusqu'à nouvel ordre.

Par ordre

JOHN H. BALDERSON

Dept. des Chemins de Fer et Canaux  
Ottawa, 10 août 1896

TRADUCTIONS.      RÉDACTION.      IMPRESSIONS.

## MARC SAUVALLÉ, Journaliste,

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et d'épreuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts, adresses, etc., etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOÎTE 2184. TELEPHONE 892.

# "LE SUN"

Compagnie d'Assurance sur la  
Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

||.....

.....||

T. B. MACAULAY, Secrétaire

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

## Une Autre Raison

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

# O. Leger,

GERANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL

La nouvelle boîte de Papeterie est à la tête

**50 feuilles** "Clearbrook Vellum"

AVIANT AUTANT D'ENVELOPPES  
MEME MARQUE DANS  
UNE BELLE BOITE POUR

**25 Cts**

Il n'a jamais été offert rien de mieux.

**MORTON PHILLIPS & CIE,**

Montreal

**'North British & Mercantile'**

**CIE D'ASSURANCE  
CONTRE LE FEU  
ET SUR LA VIE**

Capital.....	\$15,000,000
Fonds Investis.....	53,053,710
Fonds Investisen Canada....	5,200,000
Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque d  
Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de l'Acadie.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

**78 St.-François-Xavier, Montréal.**

Téléphone Bel. No. 310.

**GUSTAVE FAUTEUX,**

AGENT POUR MONTRÉAL  
ET LES ENVIRONS

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie Commerciale, (limitée), et publié par Aristide Filintraut au No. 30 rue St-Gabriel, Montréal.

**LIBRAIRIE FRANCAISE**

**G. HUREL**

Spécialité de Publications Artistiques et Littéraires. **1615 rue Notre-Dame MONTREAL**

**Arthur GLOBENSKY,**  
AVOCAT.

1586 1/2 Rue NOTRE-DAME

**J. A. DROUIN,**  
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes. Chambres 315 et 316. Téléphone 22 43

**MAPLE CARD & PAPER MILLS**



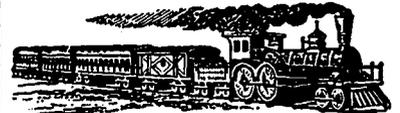
**FABRICANTS DE PAPIER.**

Moulin à Portneuf.

MONTRÉAL . . . . . QUÉ



Scientific American Agency for  
**PATENTS**  
CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.  
For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American  
Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.



**CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL**

LE ET APRES LE 22 JUIN 1896, LES CONVOIS de ce chemin de fer voyageront comme suit (le dimanche excepté).

**Les convois quitteront Lévis**

Express pour Petit Métis, le samedi seulement...	2.50
Express pour la Rivière-du-Loup, Campbellton et Dalhousie.....	8.45
Express direct pour St.-Jean, Halifax et Sydney.	13.40
Accommodation pour la Rivière-du-Loup.....	16.85

**Les convois arriveront à Lévis**

Accommodation de la Rivière-du-Loup.....	4.15
Express direct de St.-Jean, Halifax et Sydney, tous les lundis exceptés.....	17.05
Express de Dalhousie, Campbellton et Rivière-du-Loup.....	21.45
Express de Cacouna, dimanche exceptés.....	22.45

Le convoi arrivant à Lévis à 4 15 heures laissera la Rivière-du-Loup le dimanche au soir, pas le samedi.

Les chars de l'Intercolonial sont chauffés à la vapeur par la locomotive et ceux entre Montréal et Halifax via Lévis sont éclairés à l'électricité.

Tous les convois sont réglés par le temps de Montréal. Les billets et autres informations peuvent être obtenus, sur demande, de

D. R. McDONALD,  
Agent de la ville de Québec,  
49, rue Dalhousie.

Bureau du chemin de fer, }  
Moncton, N. B. 18 juin 1896. }